

tendrissement. Il prit l'oiseau et baisa ses yeux, pour le prier d'oublier le mal qu'il lui avait fait. Et le pinson, comme pour lui pardonner, commença à siffler sa joyeuse mélodie. — Et toi - pauvre Ami, as-tu oublié combien j'ai été cruel à ton égard ! Ah ! vous êtes meilleurs que moi, et toi surtout, chère Louise, à qui je suis redevable de ce bonheur. Si notre bon père pouvait en être témoin !

C'est ce qui eut lieu. Dans le moment M. Barenbeck entra seul dans la chambre; son gardien eut la discrétion de rester en dehors.

— Je dois voir aussi ce que fait mon Fedor, dit-il. Je dois ce bonheur à Louise, à laquelle, après Dieu, tu es redevable de la *vie*.

— Ce n'est pas à moi, dit Louise; si Ami ne m'avait pas réveillée à temps, vous n'auriez plus de fils et je n'aurais plus de frère. Oui, Fedor, Ami m'a réveillée au moment où, dans un accès de fièvre, tu étais déjà monté sur une chaise pour sauter par la fenêtre.

— Ce sont toujours de nouveaux charbons ardents sur ma pauvre tête, dit Fedor.

— Les sens-tu réellement, mon fils ? reprit Barenbeck avec joie. Alors je retrouve mon fils tout entier, sain de corps et d'âme.

— Si nous pouvions aussi retrouver notre bonne mère, dit Louise en soupirant.

— Je flotte entre la crainte et l'espérance, répondit Barenbeck. As-tu déjà appris que les Français ont assiégé Alger, l'ont emporté d'assaut, et ont ainsi délivré tous les esclaves chrétiens ? S'il n'est rien arrivé à notre mère pendant le siège... Ah ! j'en ai le vertige !

On entendit dans l'escalier la voix de M^{me} Pctermann qui disait : — Suivez-moi, Madame. La voisine entra suivie d'une daine en costume étranger. Elle poussa un cri de joie, et tous ceux qui étaient présents lui répondirent comme un écho. En effet, c'était M^{me} Barenbeck qui retrouvait tous les siens.

— Au lieu de me racheter avec des écus, les Français m'ont